d'autres liens entre elles que le caractère de leur sujet : les vies de saint Hilaire d'Arles, saint Sever d'Agde, saint Euverte d'Orléans, saint Arnoul de Metz, saint Hubert de Maestricht[1], saint Maximin de Trèves, saint Symphorien d'Autun, saint Pèlerin d'Auxerre. Mlle Corti, qui n'a pas eu recours aux manuscrits, indique les éditions qu'elle a utilisées et qui sont fort disparates ; si les unes sont établies suivant les méthodes critiques les plus rigoureuses, les autres s'avèrent très médiocres, ce qui est un mauvais point de départ pour une étude aussi délicate que celle de la langue mérovingienne. D'autre part, au lieu de présenter les résultats de son étude sous les rubriques coutumières : phonétique, morphologie, syntaxe, lexicographie, l'auteur a groupé ses remarques non sans une certaine fantaisie, mêlant constamment les observations d'ordres divers, philologiques ou littéraires.

Mais, si l'exposé manque de rigueur et si l'étude ne peut être jugée définitive, il faut reconnaître que l'ouvrage est loin d'être dénué d'intérêt et que nombre de faits dignes de remarque sont relevés, notamment en ce qui concerne le vocabulaire.

J. Vielliard.

Sciences historiques.

Jacqueline Gabriel-Leroux, *Les premières civilisations de la Méditerranée* : Collection « Que sais-je? » Paris, Presses universitaires de France, 1941, 128 pages.

Il n'est pas hors de propos de signaler aux latinistes ce petit volume, riche d'un vaste contenu que l'auteur a su présenter de façon succincte et vivante à la fois. Les origines ethniques y tiennent peu de place, les origines linguistiques moins encore ; l'auteur, archéologue de vocation, a en vue surtout le développement de la culture tel que les monuments matériels permettent de le reconstituer ; à ce titre, plus de place est donné à tels Italiques d'occasion, comme les Étrusques, qu'aux ancêtres des Latins eux-mêmes, ces tard-venus. Mais cette absence précisément mérite d'être méditée par qui a le souci des mises au point historiques ; notre monde classique devient plus clair et plus accessible à qui se rend un juste compte de sa réelle jeunesse.

A la description de ce monde chaotique dont la fusion s'est opérée miraculeusement dans le creuset méditerranéen, l'auteur a su apporter ordre et clarté ; elle a de qui tenir, puisqu'en elle revit l'esprit du bon ouvrier classique que la guerre précédente nous a prématurément ravi.

J. Marouzeau.

1. Et non de Troyes, comme l'auteur dit p. 8, traduisant *Trajectensis* par Troyes.

M. RENARD, *Initiation à l'étruscologie* : Collection Lebègue, Bruxelles, Office de publicité, 1941, 93 pages, XIV planches.

Comme il est naturel quand il s'agit d'une science mal établie, les initiations à l'étruscologie se succèdent avec rapidité depuis une trentaine d'années : manuels et articles de Buonamici, Johnstone, Pallottino, Nogara, De Ruyt, Ducati, « Berichte » de la *Real-Encyclopädie*, du *Jahresbericht* de Bursian, de l'*Enciclopedia Italiana*, travaux des *Studi Etruschi*... Et je ne parle que des ouvrages de vulgarisation ou de documentation générale (cf. sur ce sujet cette *Revue*, t. XVI, 1938, p. 169). M. Renard lui-même avait exposé il y a peu de temps l'état actuel de *La question étrusque* dans un article de *L'antiquité classique*, t. IX, 1940, p. 77-111.

L'ouvrage qu'il nous présente aujourd'hui a été préfacé par un de ceux qui ont le mieux étudié les alentours du problème, M. A. Grenier ; M. Renard ne pouvait trouver de meilleur garant.

On ne s'étonnera pas que le problème de la langue, pour les raisons que l'on sait, soit exposé assez sommairement dans cet ouvrage ; la question de la religion y est traitée avec une réelle maîtrise, et l'art y tient, comme il est naturel, vu l'abondance des documents, la plus grande place ; dans ce domaine, M. Renard nous apporte même des nouveautés, ainsi dans les pages qui concernent un nouveau groupe d'argile de la grande École véienne (p. 72 et pl. 12).

La *Conclusion* signale, trop sommairement, quelques aspects de l'influence étrusque sur la civilisation romaine (p. 86-88). Une *Bibliographie*, trop réduite aussi, fournit les références les plus indispensables. Enfin, trente-cinq reproductions, bien choisies et parlantes, ajoutent à l'attrait de cet utile volume.

J. MAROUZEAU.

Sándor GALLUS et Tibor HORVÁTH, *Un peuple cavalier préscythique en Hongrie. Trouvailles archéologiques du premier âge du fer et leurs relations avec l'Eurasie*, Dissertationes Pannonicae, sér. II, n° 9. Institut de numismatique et d'archéologie de l'Université Pierre Pázmány : Budapest VIII, Múzeum-Körút 6-8, 1939, in-4°, 1 vol. texte, 168 pages, 4 pl., 1 vol. LXXXIX pl. (Prix : 40 pengö.)

L'ouvrage est une excellente étude d'archéologie préhistorique ; il nous reporte à la fin de l'âge du bronze et au début de celui du fer, du VIII^e^ au VI^e^ siècle avant notre ère. On voit apparaître à ce moment, en Hongrie, une civilisation de type nouveau qui se place immédiatement avant l'apparition des Scythes, laquelle date de la première moitié du

VIe siècle. Comme fossile directeur, les auteurs ont pris les mors de cheval qui sont, en effet, caractéristiques. M. Sandor Gallus étudie les trouvailles hongroises dont il établit la typologie, c'est-à-dire qu'il les classe suivant l'évolution des formes. M. Tibor Horváth traite des mors similaires trouvés hors de Hongrie, particulièrement nombreux dans la Russie méridionale.

D'où provient le type? Est-il né en Hongrie ou, au contraire, y a-t-il été apporté? Les vraisemblances sont en faveur de son origine orientale. Dès lors se pose une autre question. Ces mors et la civilisation qui les accompagne sont-ils simplement une transformation de la brillante civilisation hongroise de l'âge du bronze, ou la trace d'une invasion venant des régions de la Russie méridionale? Le peuple cavalier en question représente-t-il des Cimmériens prédécesseurs des Scythes?

Comme l'observation attentive des détails archéologiques n'exclut pas l'esprit philosophique, les auteurs formulent dès leur *Introduction* le problème général que les archéologues ne doivent pas perdre de vue. Un type de civilisation — ils disent « un cercle culturel » — est-il nécessairement lié à un groupement ethnique? Contre l'école de Kossinna, ils répondent délibérément « non ». Une même civilisation peut réunir des populations d'origine très diverse et, vice versa, un même peuple peut changer, même brusquement, de civilisation indépendamment de toute transformation ethnique. Gardons-nous donc d'identifier, comme on l'a fait trop souvent, civilisation et peuple. L'histoire est une science difficile, disait Fustel ; la préhistoire encore bien plus.

Le directeur de la collection, M. A. Alföldi, a tenu à faire paraître cet ouvrage en français, ne donnant au texte hongrois que la seconde place. On sera sensible en France à cette délicate attention.

A. Grenier.

Bibliographia Pannonica VI, zusammengestellt von Andreas Alföldi, *Dissertationes Pannonicae*, sér. II, nº 17. Institut für Münzkunde und Archäologie der Péter Pázmány-Universität : Budapest VIII, Múzeum-Körút 6-8, 1941, in-4º, 68 pages. (Prix : 4 pengö.)

Bibliographie pannonienne, c'est-à-dire essentiellement de la Hongrie à l'époque romaine. Mais la Pannonie ne peut être étudiée indépendamment des provinces voisines ; la bibliographie embrasse donc en fait le centre et le sud-est de l'Europe ; elle s'intitulerait plus justement bibliographie danubienne. Pour l'époque des invasions, il lui faut même un cadre encore plus large : Turco-Mongols, Iraniens et autres entrent dans son histoire non moins que Germains et Slaves. C'est ainsi que M. Alföldi a conçu son travail. On le savait déjà, car les quatre pre-

miers fascicules de cette Bibliographie ont paru précédemment dans la revue *Pannonia*, avec tirés à part dans la *Pannonia Bibliothek*, nos 9, 30, 38, 48, et le cinquième, en 1938, est le fascicule 10 de la 1re série (in-8°) des *Dissertationes Pannonicae*. Le changement de format vient de ce que ce dernier fascicule a été publié dans la grande revue archéologique hongroise *Archeologiai Ertesitö*, 1941, et, comme tiré à part, dans la 2e série des *Dissertationes*.

Le but est de tenir au courant ceux qui, faute d'avoir sous la main les livres et les revues, ne peuvent faire leur bibliographie eux-mêmes. M. Alföldi songe surtout aux amateurs qui s'intéressent aux antiquités nationales de la Hongrie. Il rend en même temps grand service aux spécialistes de l'histoire et de l'archéologie antiques, à ceux des régions occidentales, en particulier, à qui échappent souvent les publications hongroises, roumaines et bulgares et, en ce moment, tout spécialement aux savants français qui se trouvent, en fait, à peu près entièrement coupés de toute la production étrangère. Ils trouveront à noter pour plus tard, dans la Bibliographie pannonienne, bon nombre de livres ou d'articles.

Les titres en hongrois ou en l'une des langues slaves sont traduits le plus souvent en allemand. Ceux des ouvrages principaux sont suivis de quelques indications de contenu en hongrois ou parfois des titres de chapitre dans la langue de l'ouvrage. Ces données, avec le titre, suffisent généralement à fournir une idée du contenu. Ce n'est pas une bibliographie critique ; ce n'est pas non plus une sèche nomenclature. M. Alföldi s'est évidemment fait aider ; le travail est bien fait, malgré quelques fautes. On doit en être reconnaissant à M. Alföldi.

A. Grenier.

Andreas Alföldi, *Epigraphica* IV, in-4°, 30 pages, texte hongrois et texte allemand.

C'est un tiré à part de *Archeologiai Ertesitö*, 1941, p. 30-59. Les numéros précédents de ces études épigraphiques ont paru : I, 1935, dans la revue *Pannonia*, II et III dans *Arch. Ertesitö*, 1939, p. 262 sq. ; 1940, p. 214 sq. Le présent fascicule apporte l'étude de trois inscriptions ; la troisième seule était inédite ; les deux premières sont l'occasion de deux importants chapitres d'histoire pannonienne.

N° 9. *Die* Latrunculi *der Bauinschrift der unter Commodus gebauten* burgi *et* praesidia. Le texte est connu ; il a été trouvé à une douzaine d'exemplaires à *Intercisa*-Dunapentele : ... *Commodus... ripam omnem burgis a solo extructis, item praesidiis per loca opportuna ad clandestinos latrunculorum transitus oppositis, munivit...* Qu'est-ce que ces *latrun-*

culi? — Des contrebandiers, a-t-on proposé. En reprenant l'étude du mot, M. Alföldi montre qu'il s'agit de bandes de pillards ; c'est le terme consacré pour tous les faiseurs de razzias. Reprenant l'étude des faits, il expose toute l'histoire, déjà ancienne, de cette fortification de la « rive » du Danube ; elle remonte au temps de Trajan. Les *burgarii*, troupe territoriale, garnison de ces *burgi*, sont mentionnés pour la première fois en 138. Vers la même époque, Hadrien avait institué, à côté des cohortes et des ailes auxiliaires, des *numeri* recrutés surtout parmi les Barbares. L'organisation défensive de la rive danubienne remonte, dans son ensemble, à la première moitié du IIe siècle.

No 10. *Les séjours de Dioclétien en Pannonie et les guerres de la Tétrarchie contre les Sarmates.* C'est bien le nom de l'Empereur et non celui d'un soldat quelconque qu'il faut reconnaître dans le fragment *C. I. L.*, III, 10605. Pour la moitié qui manque, M. Alföldi propose des compléments nouveaux : I. O [*M*] / Diocletianus [*et Maximianus*] / Augustt ob D[*ecenn. pro salu*]/te sua s[*oluta, d. d.*]. En 294, anniversaire de ses premiers *decennalia*, Dioclétien se trouvait, en effet, en Pannonie, fort occupé à repousser les Jazyges. Ses successeurs, Galère, Maximin-Daza, Constantin, n'eurent pas moins à faire sur les frontières et à l'intérieur de la province. M. Alföldi, grâce aux monnaies surtout, retrouve le détail de ces guerres. Il en montre la conséquence : la ruine complète de la Pannonie qui cesse, en effet, de jouer au IVe siècle le rôle important qu'elle avait tenu au IIIe.

No 11. *Un Batave commandant un corps auxiliaire batave en Pannonie.* Il s'agit d'un fragment de stèle funéraire de Pusztaszaboles, au Musée de Stuhlweissenburg : [D] M. / [..... R]omanae / [*Ulpia Nov*]iomagi / [.....]us Seve/[*rus*] eq. R. [*pra*]efect. [*coh. III B*]atavo/[*rum*] eq. / [*conjugi*] pien(*tissimae*) / [*posui*]t. — Les noms propres échappent. Le nom de lieu est évidemment un *Noviomagus*. Lequel? La mention des Bataves étant certaine, on peut penser à *Ulpia Noviomagus*, Nimègue. La femme étant batave, le mari, *eques romanus*, le serait également. Ainsi un Batave commanderait une cohorte batave. De même, en Bretagne, une cohorte de Tongres est commandée par un Tongre (Dessau, 2554). L'inscription est du temps de Caracalla. Dès ce moment, on aurait donc choisi des officiers indigènes pour commander leurs concitoyens. La conclusion repose ici sur une conjecture qui paraît vraisemblable.

A. Grenier.

Jean Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité : l'histoire et la légende* : Paris, E. de Boccard, 1941, in-4o, 562 pages, avec 3 cartes hors texte. — *Bibliographie*

topographique des principales cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité : Paris, E. de Boccard, 1941, in-4°, 115 pages.

Qui connaît, ne fût-ce que superficiellement, la masse de données dispersées, fragmentaires et contradictoires que nous a transmises l'Antiquité sur la Grande-Grèce et la Sicile sera saisi de l'audace du projet de M. J. Bérard. Qui aura suivi son travail, mené à terme avec une sorte d'héroïsme dans les conditions les plus douloureuses, et prendra aujourd'hui connaissance de cette thèse principale, véritablement monumentale et d'une correction typographique admirable, ne pourra que rendre hommage à son érudition, à sa conscience scientifique et à la largeur de ses vues. Ses conclusions seront discutées? C'est pour cela même qu'elles sont formulées. Sa méthode sera attaquée? Parce qu'elle est nouvelle et heurte des habitudes déjà invétérées. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, encore que certaines de mes suggestions d'autrefois soient ici combattues.

Nous avons fort peu d'indications positives sur la fondation et même sur l'histoire des colonies grecques de Sicile et de l'Italie méridionale, mais une foule de fragments légendaires incohérents. La science moderne a pris à leur égard deux attitudes différentes : ou bien, voyant en ces légendes la projection de l'histoire dans un passé inaccessible, elle a cherché avec une subtilité infatigable à les faire collaborer à sa reconstruction des temps historiques ; ou bien, par l'application des méthodes critiques les plus poussées, elle a travaillé, chaque fois sur un groupe limité de légendes, à un classement de valeur, qui élimine les unes, explique les autres et réduit les divergences initiales à l'unité. Une autre conception, plus nuancée, et mettant d'ailleurs en œuvre les deux méthodes précédentes, cherche à utiliser cet ample et discordant matériel pour reconstruire une sorte d'histoire psychologique, celle des opinions et des propagandes (religieuses ou politiques) dont ont vécu ou se sont aidées pendant des siècles ces belles et inquiètes cités de l'Occident hellénique.

M. J. Bérard a rompu — courtoisement — avec ces pratiques et leurs tenants. Contre un scepticisme excessif : « Pour incertaines que soient les données traditionnelles, il faut se garder de les remplacer par des constructions plus fragiles encore. » Contre l'hypercriticisme : « Ce que nous jugeons aujourd'hui vraisemblable n'a pas toujours été tenu pour tel, et a surtout grande chance de n'avoir aucun rapport avec ce qui a été en réalité vrai ou faux » ; ainsi en matière de chronologie. Contre le dédain des « historiens » pour les légendes : « Dans la plupart des pays, en Grèce notamment, l'histoire a commencé par la légende. » Dans ces conditions, il sera plus prudent, par exemple, de ne pas con-

clure d'un culte des Néléides ou d'une fable sur Philoctète à la présence de Pyliens à Métaponte ou de Phocidiens à Pise à date historique (c'est-à-dire après la fondation officielle de la ville, telle que nous pouvons l'établir par les documents proprement historiques). Il sera sage aussi de remarquer que beaucoup des grands sanctuaires autour desquels se groupent les légendes de l'âge héroïque, aux bouches du Silaros, près de Locres, au cap Lacinien..., comme beaucoup des localités nommées dans ces fables, Lagaria, Crimisa, Macalla..., sont en dehors et pour ainsi dire en marge des grandes cités qui ont joué un rôle historique à partir du VIII^e^ siècle. Si, enfin, on porte attention au matériel archéologique, qui (et les fouilles pourtant sont encore bien incomplètes) révèle déjà tant d'apports de la Méditerranée orientale avant la fondation officielle, bien établie du point de vue chronologique, des cités grecques d'Occident, on se posera le problème *nécessaire* qu'a cherché à résoudre ici M. J. Bérard : que peut-on savoir de la protohistoire de cette colonisation, qui fut d'une importance primordiale pour tout l'Occident?

Par là même se définit l'originalité de la première partie de l'ouvrage, sur *La tradition historique*. Non seulement M. Bérard y a donné quelque chose qui manquait jusqu'ici en France, un exposé scientifique et limpide, en 300 pages, de toute la colonisation grecque d'Occident, dans un cadre chronologique précisé avec beaucoup de délicatesse ; mais il a purifié cet exposé de toutes les vaines hypothèses qu'une imprudente utilisation des légendes y a introduites depuis un demi-siècle. Je crois qu'il a par là rendu un grand service aux historiens et assuré une grande aisance à leur travail, en citant *in extenso* en notes les textes, souvent peu accessibles (surtout dans le meilleur état critique), sur lesquels se fonde notre science. Son excellente connaissance du matériel archéologique lui permet aussi de redresser certains jugements aventureux formulés en ces dernières décades : par exemple de rendre à Cumes son rang de la plus ancienne fondation hellénique en Occident. Les données traditionnelles se trouvent dans l'ensemble réhabilitées : le tableau « se présente sous une forme assez cohérente, avec une marge d'approximation le plus souvent très faible » et « la chronologie la plus ancienne trouve confirmation aussi bien dans les données archéologiques que dans la chronologie plus récente ». Seulement, comme le but de l'auteur était précis et sévère, cette mise en place historique manque un peu de moelleux, et même de vie : les problèmes religieux, les va-et-vient de cultes, les grandes questions économiques et politiques qui lient et opposent les intérêts de ces cités de provenances si différentes n'apparaissent pas comme on eût pu le désirer. M. J. Bérard n'avait point à s'y arrêter, sans doute : car il lui importe seulement d'avoir dégagé à

l'état pur (aussi pur du moins qu'il était possible) *la tradition légendaire* qui va fonder sa « thèse ».

Cette thèse, c'est que, dans les siècles qui ont précédé les premières fondations de colonies grecques (non antérieures au VIII^e^ siècle), des migrations répétées de populations méditerranéennes, préhellènes et protohellènes, ont frayé les voies vers l'Italie et la Sicile. Il suffit, pour s'en douter, de considérer que l'*Odyssée* (dont les plus anciennes parties seront datées du milieu du IX^e^ siècle) offre sur la Méditerranée occidentale une documentation singulièrement trouble : souvenirs incertains et comme voilés, à côté d'erreurs indéniables. Ne pouvant être l'épopée de la colonisation du VIII^e^ siècle, elle reflète, à longue distance, la tradition d'autres explorations, d'autres établissements que ceux de la période historique. — On ne saura pas mauvais gré à M. J. Bérard de se rattacher filialement à l'œuvre illustre de son père, et, d'ailleurs, quoi de plus essentiel que cet effort pour retrouver d'ensemble le cadre géographique de l'*Odyssée*, et qui l'a fait hors Victor Bérard? Même si, car c'est là notre labeur sans fin, nous sommes tentés chacun pour notre compte de remettre en question maint problème de détail, ou même celui, redoutable, de la date du poème.

En suite de quoi, et après avoir suivi les courses errantes d'Ulysse, M. J. Bérard étudie les « Nostoi » et la colonisation légendaire à l'époque de la guerre de Troie, l'expédition des Argonautes, les travaux d'Héraclès et la geste de Minos, qui signalent des mouvements antérieurs à cette guerre. Il ne peut, bien entendu, entrer partout dans le même détail ; mais il n'omet rien, même si tant de généalogies qui se croisent et se contredisent risquent de nous troubler et de nous lasser (elles sont présentées un peu toutes sur le même plan, avec la volonté, semble-t-il, de ne pas imposer un choix préliminaire qui fausserait l'enquête). Et il s'est donné un point de départ artificiel, certes, mais heureux, dans la riche floraison des légendes métapontines. A partir des Pyliens, des Épéens et des Pisates, il gagne le berceau « thessalien » de mainte émigration antéhistorique. En poursuivant de proche en proche ses investigations, il rencontre en Sicile des Phocidiens, qui sont dits « barbares » (p. 357), en Italie des Crétois qui « changent leur nom en celui d'Iapyges-Messapiens » (p. 448), des Sallentins, de toute évidence « barbares », eux aussi, tirant leur triple origine des Crétois, des Illyriens et des Locriens (p. 451)... Ces solutions (ou confusions !) partielles, et bien d'autres avec elles, l'engagent à une contre-épreuve : « les traditions relatives à l'origine des plus anciennes populations d'Italie et de Sicile ne pourraient-elles pas, mieux que l'histoire de la colonisation des VIII^e^-VII^e^ siècles, nous donner la clé des légendes de Grande-Grèce et de Sicile » (p. 459)? Il va de soi pourtant que ce qu'on nous raconte du peuplement de la Sicile, Sicanes, Sicules, Élymes, s'offre comme plus

recevable immédiatement que les « constructions » qui, depuis Hérodote jusqu'à Denys d'Halicarnasse, ont abouti à une sorte de théorie panpélasgique appliquée à l'Italie. Avec beaucoup de souplesse, M. J. Bérard a accepté certains des résultats des récentes recherches « critiques », tout en montrant, et justement, leurs faiblesses et leurs insuffisances : ainsi sur la question de l' « arcadisme ». Il n'en reste pas moins qu'il admet cette théorie comme valable dans son ensemble, si l'on comprend sous le nom de Pélasges des populations méditerranéennes très diverses, mises en mouvement par des invasions que le travail scientifique des dernières décades a rendues pour nous de plus en plus « réelles ».

La migration des Œnotres et Peucétiens « Arcadiens », la plus ancienne sans doute, n'est ni datable ni explicable. Mais l'exemple de ce que provoqua l'invasion dorienne, chassant vers l'Orient les premières populations hellènes, laisse soupçonner ce qui s'était passé, dès les XV^e^-XIV^e^ siècles (pour fixer les idées), lorsque les « Achéens » refoulèrent les pré-Hellènes. Mais ceux-ci essaimèrent vers l'Occident : les uns, par l'Acarnanie et l'Épire, vers l'Adriatique ou vers l'Italie (Iapyges, Messapiens, Vénètes), d'autres en Sicile ou même vers la lointaine Ibérie. Vers la fin du XIII^e^ siècle, les invasions des « peuples de la Mer », que nous font connaître les documents égyptiens, mettent en mouvement des populations qu'on peut rapprocher des Achéens, Lyciens, Dardaniens, Tyrrhènes, Sardes et Sicules : la Méditerranée occidentale n'en fut-elle pas affectée? D'ailleurs, tels de ces groupes d'immigrants pouvaient être peu nombreux, les « vagues » ont pu se succéder à d'assez longs intervalles : ce qui explique que les nouveaux venus apparaissent, même dans la tradition légendaire, si souvent fondus avec les populations indigènes. Mais en même temps descendaient du nord de nouveaux occupants, Terramaricoles et Villanoviens, dont certains, entrant en lutte avec les « Pélasges », prennent dans la tradition le nom d' « Ombriens », dont d'autres poussèrent jusqu'au fond de la péninsule et jusqu'en Sicile. Il put y avoir alors, il y eut (les Phéaciens de l'Odyssée en témoignent) nouveaux refoulements, en sens inverse, de l'ouest vers l'est ; obscurcissement des formes de civilisation qui avaient été importées dans la péninsule par les migrations maritimes. S'appuyant sur les données archéologiques, qu'il connaît fort bien, M. J. Bérard considère que, les premiers Tyrrhènes s'étant établis en Italie avant la fin du II^e^ millénaire, « la civilisation orientalisante qui se développa en Étrurie à partir de la fin du VIII^e^ siècle, de même que celle, moins brillante, qui apparut vers la même époque sur l'autre façade de l'Italie chez les vieilles populations inhumantes du Picénum, s'explique par une Renaissance due à la reprise des relations avec l'Orient méditerranéen ». Et nous touchons ainsi à l'aube des temps historiques.

Dépouillée de l'immense matériel des faits, de la foule des discussions

d'indices, de toutes les nuances et de toutes les précautions dont l'a entourée l'auteur, cette thèse risque de paraître et trop absolue et presque trop conforme à la tradition de l'Antiquité. Tant on s'est habitué, une fois pour toutes, à l'idée aprioristique que l'Antiquité ment et que la science moderne a d'autant plus de chances de s'approcher de la vérité qu'elle s'éloigne des données transmises ! Je persiste moi-même à croire que certains groupes de légendes sont justiciables d'une critique plus radicale ; celles qui donnent à Rome une origine troyenne (et auxquelles, de parti pris, M. Bérard ne touche pas ici) suscitent aujourd'hui même l'activité destructrice de M. J. Perret : et, je crois, souvent à bon droit. Mais la dispersion de certaines illusions partielles ne peut porter atteinte à la masse d'une documentation que le tort des modernes a justement été de considérer fragmentairement. Nous pensons que, d'ensemble, et sauf retouches de détail, l'attitude de M. Bérard est légitime. — D'autres critiques, s'en prenant au sujet lui-même, douteront qu'il vaille la peine de dépenser tant d'ingéniosité sur des périodes si inaccessibles et désireront des « preuves ». Je demanderai simplement s'il est désirable pour la science en général, vues d'ensemble et même partielles mises en place, de renoncer à explorer la protohistoire des peuples qui nous touchent du plus près, sous prétexte que la part de l'hypothèse y est encore trop grande ; si de telles audaces, depuis plus de cent ans déjà, n'ont pas fait progresser en bien des domaines nos connaissances *réelles ;* si, enfin, le récit de ce que nous appelons « temps historiques » n'est pas lui-même fondé sur un dénombrement terriblement imparfait de documents très insuffisants : surtout pour l'Antiquité même la plus favorisée et la mieux explorée. — Quant aux procédés de recherche, il conviendrait peut-être de se demander si une seule et même méthode est valable pour toutes les périodes historiques. Un savant collègue me faisait remarquer combien l'usage du téléphone en notre temps prépare aux historiens futurs une documentation plus lacunaire que celle qu'ils utilisent pour le siècle dernier. Un autre, qui s'occupe d'hellénisme tardif, s'est vu contraint à des reconstitutions psychologiques point tant différentes de celles qu'au siècle dernier on reprochait à Tite-Live. L'histoire des opinions, des croyances religieuses, exige encore des procédés de recherche différents, faisant appel, par exemple, à la sociologie. Il n'y a pas *une* méthode historique. Comme nos vieux ouvriers du bois, chacun des chercheurs qui s'attache à une besogne un peu particulière doit, pour une bonne part, se faire à soi-même ses outils. Nous ne reprocherons pas à M. J. Bérard d'en avoir utilisé d'anciens tout en en mettant au point de nouveaux.

Si le travail est composite, la pensée est ferme et claire, la matière dominée comme personne ne l'avait fait avant lui, la synthèse pour la

première fois réalisée entre données archéologiques et littéraires, une explication vraisemblable proposée pour les remous, certainement immenses, des populations protohistoriques dans le bassin occidental de la Méditerranée. Cela suffit, semble-t-il. En regardant les trois fort belles cartes dont M. J. Bérard a clos son ouvrage, chacun songera qu'à travers ces mers et sur ces terres il a été vécu entre 1500 et 700 avant notre ère une histoire mouvementée, que les Anciens en avaient encore le souvenir plus ou moins vague ; que, si notre science a un but, il lui faut chercher sur ces bases, et en s'aidant des fouilles, des réalités ou des vraisemblances, sans se contenter d'une critique négative qui annule jusqu'aux moyens d'investigation. Et l'on remerciera M. J. Bérard, en espérant qu'il pourra dans les prochaines années reprendre et pousser plus loin la tâche commencée de si grandiose façon.

La thèse secondaire de M. J. Bérard est complémentaire de son grand ouvrage. Je m'excuse donc de n'en dire que quelques mots. Elle suffit à démontrer sur quelles bases solides et avec quel sens des réalités il a entrepris sa tâche. Après des généralités fort amples et fort bien classées (on eût cependant désiré une discrimination plus nette des différentes périodes historiques), elle se présente avant tout comme une *Bibliographie topographique* : la position, l'état des fouilles sont indiqués ; tous les renvois faits aux *Notizie degli Scavi*, les principaux ouvrages sobrement qualifiés. Ce n'est pas seulement un bilan, mais presque un état des recherches à poursuivre. Guide indispensable pour la besogne si bien, mais à peine amorcée par la *Società Magna Grecia*. Il n'y a plus qu'à souhaiter qu'il soit bien utilisé et que des fouilles méthodiques permettent d'enrichir nos connaissances, si insuffisantes encore surtout pour la Grande-Grèce.

Jean BAYET.

Ettore PAIS-Jean BAYET, *Histoire romaine ;* t. I : *Des origines à l'achèvement de la conquête (133 av. J.-C.)* : Paris, Presses universitaires, 1940, in-8°, XXVII-711 pages, dans l'*Histoire générale* publiée sous la direction de G. GLOTZ.

Ce volume apparaît comme une deuxième édition du tome I de l'*Histoire romaine* de la Collection Glotz, et c'est pourtant autre chose qu'une deuxième édition. Le titre de la publication de 1926 disait : « Tome premier... par Ettore Pais... adapté d'après le manuscrit italien par Jean Bayet. » E. Pais est mort en 1939 et M. Bayet a assumé toute la mise à jour. Le titre a donc changé et porte cette fois « avec la collaboration de J. Bayet... ». La discrétion du « collaborateur » a seule empêché que la couverture rendît pleine justice à son énorme travail

et à sa bienfaisante influence (E. Pais était volontiers téméraire), qui ont fait cet ouvrage ce qu'il est. Mais la voix publique a baptisé de façon équitable et définitive ce volume déjà classique en l'appelant le Pais-Bayet.

« Mise à jour » n'est d'ailleurs pas le terme propre. Trop souvent les éditeurs se contentent d'une reproduction de la précédente édition et n'accordent à l'auteur qu'un ajout de quelques *addendas*, qui ne dérangent pas la mise en page. Ce livre-ci s'est tellement enrichi qu'on n'a pas hésité à le recomposer en entier. La Bibliographie générale a passé de XXII à XXVII pages, le texte même de 632 à 667 pages, l'Index a doublé. Les moindres inadvertances ont été corrigées ; par exemple, p. 2, le *Lapis Niger* est distingué de la stèle inscrite découverte au-dessous de lui. Surtout M. Bayet a truffé le texte de développements nouveaux pleins d'opportunité et d'intérêt ; ainsi, p. 33, données sur les peuplements préhistoriques ; p. 52, découvertes récentes en Asie Mineure ; p. 67, la plèbe ; sur la loi des XII Tables, il faut déjà ajouter l'importante contribution de M. Noailles dans des cours polycopiés (hélas !), mais qui prendront bientôt la forme d'un vrai livre. Spécialiste de la religion romaine primitive et de Tite-Live (de sa dense préface aux *Ab Urbe condita libri* de Budé sort un Tite-Live neuf), M. Bayet a insisté sur les questions religieuses : p. 79-80, anciens apports des Étrusques et des Grecs dans le panthéon romain ; p. 84, les génies ; p. 146, introduction du culte d'Hercule (avec une particulière compétence !) ; p. 202, assimilation de l'hellénisme religieux au IVe siècle, etc...

Depuis vingt ans, nous avons en France, avec les collections Glotz, Halphen-Sagnac, Clio, des manuels hors pair, car ces ouvrages mêlent les qualités de l'analyse (détail des sources accompagnant le texte) et de la synthèse (idées d'ensemble). Parmi eux, le Pais-Bayet de 1940, bien que traitant d'une période souvent obscure, est un des mieux réussis.

Marcel DURRY.

Werner HARTKE, *Geschichte und Politik im spätantiken Rom. (Untersuchungen über die Scriptores Historiae Augustae)* : Klio, 45tes Beiheft, Leipzig, 1940, in-8°, 172 pages.

En pareil cas, il vaudrait mieux que le sous-titre servît de titre et que fussent laissés au lecteur le soin et le plaisir de constater que l'auteur a su élargir le sujet de détail d'où il était parti pour parvenir à des conclusions de plus vaste envergure. Ce livre est en réalité consacré à la question si controversée de l'*Histoire Auguste*.

L'affaire fut déclenchée par un article de Dessau (*Hermes*, XXIV,

1889, p. 337 et suiv.), qui soutint que ce *corpus* était l'œuvre d'un faussaire de la fin du IVe siècle, inspiré d'ailleurs par Aurelius Victor (on s'accorde sur ce point) et par Eutrope. Pour : Seeck, de Sanctis, Lécrivain ; contre : Klebs, Peter. Mommsen prit une position intermédiaire et tint l'*Histoire Auguste* pour le remaniement d'un document du début du IVe siècle par un rédacteur de l'époque théodosienne. Ayant posé la question de savoir à qui avait pu servir cette collection de propagande politique, le grand historien avait ouvert la voie à d'innombrables études de détail. Le dernier travail d'ensemble fut celui de Norman H. Baynes, pour qui l'*Histoire Auguste* est intimement liée à la politique de Julien l'Apostat et date donc des années 360-362 ; M. Baynes eut le bonheur de rallier à sa thèse l'éminent éditeur des *Scriptores Historiae Augustae*, M. E. Hohl.

Si l'on peut déceler aisément dans le recueil une tendance julienne, c'est-à-dire propaïenne, cela ne prouve pas qu'il ait été composé sous le bref règne de Julien, qui est demeuré longtemps après sa mort (jusqu'à E. Renan et J. Bidez !) une figure symbolique. M. Hartke, lui, revient à la thèse de Dessau, mais il est plus précis. Abordant ce problème confus avec une connaissance admirable de la littérature du IVe siècle, il conclut (car on ne peut ici le suivre à travers tous ses rapprochements et toutes ses démonstrations) que l'*Histoire Auguste* a été composée hâtivement durant les derniers mois de 394 par un historien qui voulait faire servir les *exempla* des anciens empereurs à la politique de Théodose, et cet auteur, c'est Nicomachus iunior. C'est précis. J'ai même peur que cela ne le soit un peu trop. Tout ce qui était julien pour M. Baynes est théodosien pour M. Hartke. Qu'en pense M. Hohl?

Marcel DURRY.

Fernand DE VISSCHER, *Les Édits d'Auguste découverts à Cyrène* : Louvain, 1940, in-8°, 227 pages.

Voilà un très beau livre et qui, dédié aux membres de la Société d'histoire du droit de Paris, resserre encore les liens qui unissent savants belges et français. Après avoir rappelé dans sa Préface les noms de ceux qui ont le mieux mérité des Édits de Cyrène — G. Oliviero, von Premerstein, V. Arangio-Ruiz, J. Stroux, L. Wenger — l'éminent romaniste de Louvain remarque : « La découverte de ces documents n'a trouvé, au contraire, que de faibles échos dans la littérature de langue française. » On ne peut, en effet, citer chez nous que la publication dans l'*Année épigraphique* (1927, n° 166) et deux importants comptes-rendus de M. Roussel. Aussi le volume de M. de Visscher s'ouvre-t-il par le texte avec en regard sa *première* traduction française ; il y a été joint

la traduction latine de l'Édit V et du sénatus-consulte *de repetundis* proposée par G. Oliviero dans son édition, qui est l'*editio princeps*.

Comme on le sait, l'Édit I a trait aux jurys qui jugeront dans les procès capitaux les Hellènes de Cyrénaïque ; l'Édit II à des citoyens romains qui « avaient déclaré avoir connaissance de quelque chose intéressant le salut de l'empereur et la chose publique » et furent envoyés sous garde à Rome pour qu'il y fût statué sur leur sort ; l'Édit III aux liturgies auxquelles demeureront astreints les Hellènes, même quand ils auront reçu la *ciuitas ;* l'Édit IV aux procès (non capitaux) entre Hellènes ; enfin, l'Édit V est un édit de promulgation qui sert à introduire le texte intégral d'un sénatus-consulte sur la procédure à suivre dans les procès *de repetundis*, sénatus-consulte dont on ignorait même l'existence jusqu'à la providentielle découverte de Cyrène. Les quatre premiers édits sont de 7-6 av. J.-C. le dernier et le sénatus-consulte sont de 4 av. J.-C. Dès le premier instant, on a reconnu l'extrême importance de ces documents ; elle apparaît plus nettement encore dans le livre de M. de Visscher.

Celui-ci ne manque pas de citer ses devanciers, de les discuter aussi. Et sur plusieurs points il propose des solutions et des explications inédites. A propos de l'Édit III, on s'accordait à peu près jusqu'à présent à voir dans le σῶμα τῶν Ἑλλήνων la communauté hellène de chacune des villes de Cyrénaïque ; partant de l'expression λειτουργεῖν τῷ σώματι, s'acquitter des liturgies personnelles (opposées aux liturgies patrimoniales), M. de Visscher démontre que σῶμα désigne ici la charge personnelle que doivent acquitter les Hellènes gratifiés de la *ciuitas* sans immunité. A propos du sénatus-consulte *de repetundis*, on admettait qu'il pouvait y avoir deux espèces de procès : les uns, capitaux, auraient été du ressort de la *quaestio ;* les autres, privés et tendant à la restitution des sommes volées, auraient été du ressort du jury sénatorial. M. de Visscher est d'un avis différent. Pour lui, « introduites suivant la voie administrative ordinaire devant le Sénat, les plaintes qui ne comportent qu'une simple demande en restitution des sommes extorquées seront, toujours après examen, aiguillées vers une juridiction spéciale organisée au sein du Sénat même. Si, au contraire, ces plaintes se compliquent d'accusations capitales, rien n'est modifié quant aux suites que le Sénat, régulièrement saisi de l'affaire, peut donner aux plaintes émanant des alliés du peuple romain » (p. 165-166). En ce cas, le Sénat peut rejeter les accusations capitales ou les retenir en invitant à des poursuites devant une *quaestio*. Ce qui est essentiel, c'est que le Sénat garde d'un bout à l'autre la haute main sur l'affaire.

La plupart des développements de l'auteur sont, cela va de soi, d'ordre juridique et étudient tout ce que les édits de Cyrène nous apprennent sur les règles qui régissent les procès en question. Mais le lati-

niste s'instruira sur le sens « élargi » du mot *edictum*, sur l'histoire du mot *corpus* « suivi d'un génitif pluriel indiquant les membres d'une collectivité » ; il trouvera là un commentaire incomparable de la fameuse lettre de Pline sur le procès de Marius Priscus (*Ep.* II, 11), et dont profitera tout futur éditeur du *Panégyrique* (76, 1-2). Enfin, M. de Visscher a tenu à terminer chacun de ses chapitres par de vastes vues historiques : autorité de l'empereur dans les provinces sénatoriales ; attitude de l'administration romaine vis-à-vis des populations sujettes ; rareté des exemptions de charges consenties aux *ciues* d'origine provinciale ; façon dont « insensiblement le procès grec se muait en procès romain » ; organisation progressive (et non dès 27 av. J.-C., comme le voulait Mommsen) de la juridiction pénale du Sénat. Livre de juriste et où le latiniste et l'historien ont beaucoup à prendre, c'est pour tous ceux qui se sont voués aux études latines un livre complet.

Marcel DURRY.

Jérôme CARCOPINO, *Aspects mystiques de la Rome païenne* : Paris, Artisan du Livre, 1941, 314 pages.

Dans sa préface M. Carcopino a tracé le plan d'un compte-rendu de son livre, quand il a écrit : « Ce livre est composé d'articles et de mémoires..., que rattachent les uns aux autres la parenté de leurs sujets, l'analogie de leurs méthodes et la convergence de leurs conclusions. »

Les sujets touchent tous à des questions religieuses : le culte des *Cereres*, de Déméter (*Tellus*) et de Corè, venu de Sicile en Afrique ; — le *Molchomor* ou sacrifice de substitution, par quoi a été remplacé sous la domination romaine l'immolation d'enfants à Baal-Hamon-Saturne ; — le culte de Cybèle et d'Attis : Attis n'a été admis officiellement à Rome que sous le règne de Claude, qui a voulu « refouler l'invasion des superstitions étrangères par celle des religions orientales qu'il lui était le plus facile de décanter, d'assagir et de romaniser » ; cette réforme de Claude a eu pour suite l'organisation par le gouvernement d'un clergé métroaque et la création des archigalles qui, sans être castrats, remplacent les galles et dirigent désormais chaque église consacrée à la Grande Mère ; — les origines de l'Hercule romain, à l'occasion de la thèse de M. Jean Bayet, que M. Carcopino prolonge en montrant que cette dévotion est arrivée à Rome de Crotone par Tarente sous l'influence de la propagande orphico-pythagoricienne ; — l'hermétisme africain : une mosaïque de Lambiridi, dont l'*emblèma* figure le Salut d'Esculape, prouve qu'au III^e^ siècle existaient en Afrique des centres vivants d'adeptes d'Hermès Trismégiste.

La méthode consiste à trouver une faille dans les explications dont les autres se sont contentés, à souligner une contradiction, à repérer

une anomalie. C'est alors qu'intervient la correction de détail, palmaire, qui résout la difficulté et transforme la question. M. Carcopino met sa coquetterie à ce que cette découverte initiale et cruciale porte sur un infiniment petit. Son livre le plus caractéristique est à ce point de vue *Autour des Gracques*, qui est sorti de l'interprétation nouvelle d'*un* mot d'Appien. De même ici les *Cereres* sortiront de quelques lettres changées dans un passage de Salluste (*Iug.* 66, 2) et il suffira d'avoir remarqué que ΛΛ pouvait, devait se lire M, pour que l'historien-magicien nous fasse assister à la transfiguration d'un vieil archigalle en cette fameuse jeune mariée de Parrhasios, au lever de qui j'ai assisté un matin de 1923 au Palais Farnèse. Et de la trouvaille de départ découleront les plus vastes conséquences. Ainsi de ces λλ devenus μ, M. Carcopino tirera de triples conséquences : 1° l'origine des *Noces Aldobrandines*, 2° la vérité sur Tibère à Caprée (contribution à un procès en réhabilitation), 3° la portée de la réforme de Claude. Ce qui m'a frappé à cette nouvelle lecture, c'est l'abondance des discussions, des arguments et des preuves. M. Carcopino imagine même des objections auxquelles les plus sceptiques et les mieux armés n'auraient même pas songé, et ces objections il se donne le plaisir de les pourfendre avec allégresse. Jamais on n'a fait de démonstrations plus délicates avec davantage de richesse et d'aisance et qui conduisent plus agréablement à l'évidence avec plus d'élégante rigueur.

Les conclusions, elles convergent, en effet, et pour prouver que le peuple romain n'a pu se satisfaire de la religion autochtone que les castes dirigeantes avaient réglementée et codifiée. Bientôt il a fait des emprunts d'abord à ses voisins de Grande-Grèce, ensuite à l'Orient. Il s'est tourné vers ces cultes et ces philosophies étrangères qui « procuraient à la fois une explication du monde, des règles pour la conduite de l'existence et un espoir d'immortalité ». Avec celle du miracle grec, qu'il ne faut jamais oublier, l'histoire de ce mouvement, qui prépare le succès chrétien, est le plus magnifique sujet qui puisse retenir l'attention et la réflexion de tous ceux qui se penchent sur l'antiquité. Rien n'a donc plus de prix qu'un ouvrage qui, sorti de la plume d'un grand historien, nous apporte des lumières sur cette transformation de l'esprit à travers le monde romain et nous livre sur l'âme antique — et mieux sur l'âme humaine — de passionnantes révélations.

Marcel Durry.

Helen H. Tanzer, *The common people of Pompeii; a study of the graffiti* : Baltimore, Johns Hopkins Press, 1939, 115 pages.

Ce petit livre, préparé sous la direction du professeur David M. Robinson, est agréable à feuilleter et utile à consulter. Beaucoup des illustrations qu'il contient sont connues, mais il était utile de les grouper

pour nous donner une image de la vie romaine dans le monde des petites gens d'une cité provinciale. Le commentaire accompagne les illustrations et en dégage intelligemment le sens et l'intérêt ; il ne va pas au delà et ne vise pas, par exemple, à déceler dans ce matériel la trace des divers apports ethniques et culturels qui ont conflué à Pompéi.

La bibliographie est abondante, peut-être trop (que font ici des indications telles que : Isidorus, Origines, Digest, Liber Pandectarum !) ; je n'y trouve pas mention de l'étude, pourtant antérieure de deux années, de M. V. Väänänen sur le latin des inscriptions pompéiennes, bien qu'un chapitre soit consacré à la forme et au contenu des graffites.

J. Marouzeau.

Marie Delcourt, *Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'antiquité classique* (Bibl. de la Fac. de philosophie et lettres de l'Université de Liége, fasc. LXXXIII) : Liége et Paris (E. Droz), 1938, gr. in-8°, 112 pages.

L'explication du début de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle a été l'occasion et le point de départ de cet ouvrage. Le Fléau (λοιμός) n'est pas une épidémie ; « le Fléau par excellence, c'est la faim et l'extinction de la vie », donc la stérilité de la terre et des espèces animales, y compris l'espèce humaine ; la naissance d'enfants anormaux est « le signe par excellence » du Fléau ; les enfants abandonnés dont il est fait mention au vers 180 de l'*Œdipe-Roi* sont des anormaux exposés vivants. — Interprétation fort intéressante et, semble-t-il, fort juste. Pour l'établir, Mme Delcourt poursuit l'étude du fléau de stérilité et du maléfice attaché à la naissance de l'enfant anormal non seulement dans le domaine grec, mais dans le domaine latin, qui nous retiendra particulièrement.

Deux témoignages concernent l'époque romaine archaïque : une prétendue loi de Romulus citée par Denys d'Halicarnasse, limitant le droit des familles à exposer les nouveau-nés, et un fragment des XII Tables qui paraît bien consacrer la superstition populaire. — Pour l'époque des guerres de la République, Tite-Live nous a transmis quantité de faits relatifs à des nouveau-nés maléfiques ; la « grande peur » du temps de l'approche d'Hannibal a naturellement suscité bon nombre d'affaires de ce genre. On constate que, même si l'anomalie se manifeste par des signes en eux-mêmes favorables, comme dans le cas de parleurs précoces prononçant des paroles de bon augure, elle est néanmoins considérée comme inquiétante. — Enfin, à l'époque de l'Empire, les auteurs offrent des données contradictoires sur la question ; selon les milieux et les esprits, la vieille superstition se reconnaît encore, ou bien, par souci d'explication rationnelle, l'anormal est assimilé à un débile et éliminé comme tel. — Il va sans dire que, dans cette dernière pé-

riode, on ne pratique plus l'extermination du « monstre » ; mais, anciennement, l'être anormal est, en principe, exposé dès la naissance, de manière à ne pouvoir survivre, mais sans que la communauté qui l'élimine soit positivement sa meurtrière. Si on l'a laissé grandir et que, livré à ses propres forces, il soit capable de subsister, alors on se résout à le faire mourir. C'est à Rome un usage établi, qui paraît être d'origine étrusque, d'exterminer les monstres par immersion, de manière à éloigner du contact de la terre-mère l'être difforme dont on redouterait la seconde naissance. Cet usage n'est nullement attesté en Grèce. — Les Grecs, qui redoutent l'altération et la disparition de la race humaine, semblent craindre même de décrire les signes d'anomalie ; ce sont les auteurs latins qui nous renseignent là-dessus. — Remarquons enfin que, dans les textes romains, les phénomènes de stérilité végétale, animale et humaine et l'apparition d'êtres anormaux, si bien liés chez les Grecs, apparaissent isolément, et une importance démesurée est donnée à la dernière forme du fléau ; cependant le rapport originaire est encore senti, comme l'atteste le Chant séculaire.

On voit l'originalité de ces recherches, menées d'ailleurs avec la sûrcté, la méthode et la vivante précision habituelles à l'auteur.

A. Freté.

Abbé René Vielliard, *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne* : Mâcon, impr. Protat, 1941, 1 vol. gr. in-8°, 184 pages, avec X plans hors texte.

L'excellente thèse de l'École des Hautes-Études (section historique), parue cette année sous ce titre : *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne*, porte un double sous-titre qui en fait immédiatement pressentir le grand intérêt : *Les églises romaines et leur rôle dans l'histoire et la topographie de la ville depuis la fin du monde antique jusqu'à la formation de l'État pontifical* et *Essai d'urbanisme chrétien.* C'est, en effet, l'histoire, matérialisée dans les monuments, de la conquête progressive de Rome par le culte chrétien en même temps que de son accompagnement des déplacements de la population romaine qui nous est ici retracée, et, disons-le tout de suite, de main de maître.

M. Vielliard, après avoir fait justice de la fausse opinion longtemps en faveur, qui voulait que jusqu'à la paix constantinienne les chrétiens de Rome n'eussent eu d'autres lieux de culte que des maisons privées et des catacombes, nous apprend d'abord que les premières églises remontant à l'âge des persécutions n'étaient pas dispersées dans les quatorze régions de la Ville éternelle. Elles et celles qui leur succédèrent ou s'y adjoignirent rapidement sous le règne de Constantin s'échelonnaient sur les collines au voisinage de la vieille muraille servienne, dans les quartiers les plus populeux, où les chrétiens étaient en plus grand

nombre et où l'établissement des édifices de la religion nouvelle était évidemment le plus facile. Ce début de la conquête matérielle de la ville par les faubourgs a été constaté ailleurs en maints endroits, en Gaule, en Italie, en Afrique ou en Illyrie.

Mais, avec la fondation de Constantinople, commença pour la vieille Rome une décadence, qui fut d'abord et resta longtemps à peine sensible ; au v^e^ siècle encore, de nouvelles églises s'élevèrent sur les collines toujours habitées. Mais, à partir du vi^e^ siècle, ce fut le déclin. Les collines peu à peu abandonnées, et, d'autre part, Rome entière devenue chrétienne, les églises s'édifièrent désormais dans la partie basse et centrale de la ville, où se concentrait sa population diminuée. Les papes, devenus les véritables souverains de Rome et assumant de ce fait la tâche de nourrir une partie de cette population, créèrent, à l'imitation d'une institution venue de l'Orient, les « diaconies », centres d'assistance à la fois spirituelle et matérielle où l'église voisinait avec le grenier à blé : la plupart se situent non loin du Tibre, où se faisaient les arrivages par bateaux, ou le long de quelques rues plus importantes, qui gardaient une certaine circulation.

Sur les hauteurs, où régnait désormais le silence, des monastères se fondèrent ; quelques-unes des plus vieilles églises de Rome, des anciens « titres presbytéraux », qui risquaient, oubliés, de tomber en ruines, furent sauvés par cette sorte de prise en charge, cependant que la piété des pèlerins, attirés par le souvenir des saints personnages dont elles ou d'autres gardaient les noms, y maintenait ou leur rendait la vie, au moins le jour de la « station » liturgique. Ainsi les nouveaux sanctuaires s'ajoutèrent aux anciens sans s'y totalement substituer. Il y avait une vingtaine d'églises à Rome sous Constantin ; il y en avait cent de plus quand Rome acclama Charlemagne Auguste et empereur d'Occident.

C'est à cette époque que s'arrête le livre de M. Vielliard. Il narre une histoire à la fois religieuse et sociale pleine d'intérêt, racontée avec la plus abondante et la plus sûre information, dans une langue claire et simple, qui en laisse sentir le charme sans chercher à le souligner.

Accompagné de dix plans, ce volume est, en outre, fort agréablement présenté. Son auteur a eu le mérite d'y mettre la dernière main, pendant la guerre, dans ses abris du front ; mais il a été privé du plaisir d'assister à sa publication. Prisonnier en Allemagne, il a cependant pu le faire paraître grâce au dévouement d'une sœur, membre naguère de l'École française de Rome et qui possède, avec une connaissance personnelle de l'antique Rome chrétienne, l'expérience des travaux d'érudition. A l'un et à l'autre, M. Émile Mâle, qui a préfacé l'ouvrage, a rendu l'hommage qu'ils méritent et auquel tous les lecteurs s'associeront.

Jacques ZEILLER.

Giannino Ferrari dalle Spade, *Immunità ecclesiastiche nel diritto romano imperiale* (Estratto dagli Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, a. 1939-40, t. XCIX. Parte II : Cl. di Scienze mor. e lett.), 142 pages.

Cette monographie, tout analytique, des lois relatives aux immunités de l'Église et des clercs dans l'Empire romain abonde en définitions : les quatorze catégories de *munera sordida patrimonialia* et les sept catégories de personnes qui en sont dispensées, le caractère des *munera extraordinaria* et la procédure de leur publication, les *munera civilia* et les taxes sur les transactions commerciales donnent matière à un minutieux catalogue. Les privilèges judiciaires sont exposés en peu de pages : l'auteur regarde la *Sirmondiana I* comme apocryphe ou pour le moins très interpolée au VI^e^ siècle ; il précise la condition des *defensores ecclesiarum*. Ni synthèse ni conclusion générale.

Trop dogmatique et fragmentaire, cet ouvrage se lit sans agrément. Romanistes, canonistes, médiévistes et tous les latinistes auront profit à le consulter quand ils rencontreront dans leurs études quelqu'une des charges délicatement variées qui grevaient les Romains ou des exemptions accordées à l'Église. Une méthode plus historique, un recours assidu aux textes patristiques et une esquisse du destin de tout ce *corpus* des privilèges eussent donné à la démonstration plus de vigueur et de charme. L'auteur semble redouter de séduire : il offre avec raideur un utile vocabulaire.

Gabriel Le Bras.

Ouvrages scolaires.

J. Marouzeau, *Introduction au latin* : Paris, Les Belles-Lettres, 1941, 179 pages, 40 francs (Collection d'études latines, Série pédagogique, t. IV).

J'ai repris dans ce volume la matière d'un précédent ouvrage, *Le latin*, épuisé en deuxième édition.

Dans cet ouvrage, écrit il y a vingt ans, j'avais esquissé une histoire des efforts tentés pour promouvoir ou améliorer l'enseignement du latin, et proposé quelques vues touchant la méthode. J'estime aujourd'hui que tout a été dit et sur l'insuffisance des études et sur les moyens d'y remédier. Je me suis donc dispensé de plaider de nouveau en faveur de telle doctrine ou pratique pédagogique, et me suis borné à présenter, en accord avec des conceptions que j'ai maintes fois défendues, ce que je crois être une initiation indispensable au latin.

Initiation, non pas à vrai dire seulement pour les débutants. Car c'est le plus souvent au cours même des études qu'on s'aperçoit qu'on a